

1914 : la revanche de 1870 ? Pas si simple...

Le Monde.fr |

Le 08.04.2014

Par Antoine Reverchon



Jeudi 17 avril sera inauguré à Gravelotte, en Moselle, le Musée départemental de la guerre de 1870 et de l'annexion. En ces temps de commémoration tous azimuts de la première guerre mondiale, l'accent mis sur une guerre franco-allemande largement effacée de la mémoire nationale, et même de l'historiographie, peut paraître étrange. Pourtant, il est difficile de comprendre non seulement la genèse de la guerre de 1914, mais encore les formes qu'elle a prises durant ses premiers mois, sans se référer à la guerre précédente. C'est ce qu'a amplement démontré le colloque international organisé à Gravelotte du 27 au 29 mars, sur les lieux mêmes du futur musée (voir l'encadré), sous le titre « D'une guerre à l'autre : que reste-t-il de 1870-71 en 1914 ? » par le conseil scientifique du musée (présidé par François Roth) et Sciences Po Paris et avec le soutien de l'université de Lorraine.

Près de trente intervenants, historiens venus d'Allemagne, des Etats-Unis, de France et du Royaume-Uni, dont Christopher Clark et François Cochet, ont particulièrement malmené l'une des principales idées reçues sur la période de quarante-sept ans qui sépare la défaite de 1871 de la victoire de 1918 : la France toute entière, « les yeux fixés sur la ligne bleue des Vosges », n'aurait eu de cesse de récupérer les « provinces perdues », l'Alsace et la Lorraine mosellane annexées en 1871 par le tout nouvel Empire allemand. Un petit voyage dans les représentations artistiques, les monuments commémoratifs et la presse de ces presque cinq décennies montre que la réalité est beaucoup plus nuancée.

LE CULTE DE SEDAN S'EFFILOCHE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

En Allemagne, la guerre devient fondatrice de la gloire du Reich : le 2 septembre, jour de la victoire de Sedan, est proclamé fête nationale ; la « colonne de la victoire » est inaugurée en grande pompe en 1873 dans le Tiergarten ; un « panorama de Sedan », genre pictural très à la mode dans toute l'Europe à l'époque, est ouvert à Berlin en 1883 ; pour les 25 ans de la guerre, en 1895, la porte de Brandebourg est illuminée. En France, au même moment, est cultivée l'amertume de la défaite et « l'honneur au courage malheureux » par la peinture militaire (Edouard Detaille), la manifestation annuelle de la Ligue des patriotes devant la statue de Strasbourg place de la Concorde, l'érection de monuments (Lion de Belfort, La Défense de Paris au rond-point de Courbevoie — qui donnera son nom au quartier de la Défense), les discours « revanchards » de Paul Déroulède et Maurice Barrès.

Mais en passant du statut de souvenir de ceux qui l'ont vécu à celui de mémoire collective, à la fin du siècle, ce culte glorieux ou morbide s'effiloche. D'officiel, il devient surtout le fait de minorités nationalistes, certes bruyantes. En Allemagne, le « Sedan-Tag » férié est supprimé en 1896, les festivités officielles également à partir de 1900, année où Français et Allemands combattent coude à coude la révolte des Boxers en Chine. En 1905, Guillaume II prononce un discours réconciliateur à la Halle de la mémoire des combattants de Gravelotte (cet impressionnant monument fait aujourd'hui face au musée), et l'hebdomadaire humoristique berlinois *Simplicimus* publie un numéro spécial titré « Paix à la France », qui attaque nationalistes et militaristes : il sera intégralement traduit et republié par son équivalent parisien *Le Rire* ; en 1906, Berlin autorise le Souvenir français, créé en 1887 pour entretenir les tombes des soldats de 1870-1871, à exercer son activité mémorielle en Alsace-Lorraine, au chant de *La Marseillaise* et drapeaux tricolores déployés. En 1910, le panorama de Sedan ferme faute de visiteurs, et le 30^e anniversaire est à peine fêté. En France, si la presse nationaliste ou la Ligue des patriotes entretiennent le discours de la revanche, il disparaît des discours officiels et de la presse populaire. Les associations d'anciens combattants réclament depuis des années la création d'une « médaille de 1870-1871 », sans succès.

LA REVANCHE, UN BUT DE GUERRE SECONDAIRE

Mais à partir du « coup de Tanger », en 1905 (Guillaume II, par un voyage impromptu au Maroc, marque l'intérêt de Berlin pour un pays que Paris considère comme sa chasse gardée), le ton change à nouveau. En 1908 et 1909, l'inauguration de monuments commémoratifs par le Souvenir français à Noisseville (Moselle) et Wissenbourg (Alsace) est l'occasion de grandes manifestations francophiles. Les autorités allemandes interdisent en 1910 toute référence à la France dans les manifestations ultérieures, mais comme celles-ci persistent, elles finissent par dissoudre l'association en janvier 1913 après une longue procédure judiciaire. La crise d'Agadir (où Berlin envoie un navire de guerre) en 1911 et l'affaire de Saverne (où des incidents opposent la population alsacienne à des militaires allemands) en 1913 aggravent la radicalisation. La « médaille commémorative de 1870 » est finalement créée par le gouvernement français... en 1911. Pourtant, celle-ci sera distribuée aussi en Alsace-Moselle, en présence des autorités allemandes, et l'incident de Saverne provoque plus de manifestations antimilitaristes dans toute l'Allemagne et de débats au Reichstag que de manifestations de soutien en France, où Paris préfère calmer le jeu. Mais le pli est pris : dans les deux pays, la presse populaire et les discours politiques officiels reprennent de plus en plus les « éléments de langage », dirait-on aujourd'hui, des partis nationalistes.

C'est dans ce contexte que survient, à l'été 1914, l'attentat de Sarajevo. Si, en France, la guerre est immédiatement présentée comme l'occasion de reprendre les provinces perdues, ce thème reste cependant secondaire par rapport aux arguments de la lutte pour le droit et contre l'agression allemande. Et, en Allemagne, le souvenir de 1870 n'est qu'à peine évoqué : l'argument majeur est « le danger russe » et la peur de l'encerclement, pas la défense de l'Alsace-Moselle allemande. Dans les territoires annexés, la population ne s'oppose guère à la conscription : il n'y aura que 2 000 désertions, estiment les historiens. Ce n'est qu'au cours de la guerre, et surtout dans l'historiographie et les récits d'après-guerre, que le thème de « la revanche » et de la reconquête des provinces perdues s'installera durablement dans la culture collective française, jusqu'à figurer, encore récemment, dans les manuels scolaires comme l'une des raisons du conflit et l'un des buts de guerre de la France. Lorsque les communes d'Alsace-Moselle, revenues à la France, érigeront après-guerre leurs monuments aux morts, elles y feront figurer les noms de leurs enfants tués dans les rangs de l'armée du Kaiser, remplaçant seulement la traditionnelle mention « Morts pour la France » par « Morts au champ d'honneur »...

Un nouveau Musée de la guerre de 1870

Le Musée départemental de la guerre de 1870 et de l'annexion présentera dans un bâtiment neuf sur 900 mètres carrés d'exposition permanente une partie de sa collection de 5 800 objets et documents issus pour partie du Musée municipal de Gravelotte (fermé en 2000), pour partie des acquisitions effectuées depuis 2003 par le conseil général de Moselle après qu'il a repris la gestion du fonds communal. Si la muséographie, essentiellement chronologique, est plutôt classique, elle a la particularité de placer le français et l'allemand à égalité dans les textes de présentation et d'explication. On trouvera en librairie nombre d'ouvrages sur ce conflit oublié qu'a été la guerre de 1870, et en particulier le tout récemment paru *Atlas de la guerre de 1870-71*, de Stéphane Przybylski, Editions des Paraiges, 2014, véritable somme abondamment illustrée et cartographiée à partir de sources inédites en France.